

181
au nom de Jésus-Christ
père de tous les hommes
qui nous a fait
participer à sa divine
nature. Tu nous
donnes la grâce
de te louer et
de te louer avec
toute pureté de
cœur et de conscience
et sans aucun mélange
de malice.

Oraison Dominicale.



vii

Le triomphe sur les tentations.

VII

LE TRIOMPHE SUR LES TENTATIONS.

*Et ne nos inducas in tenta-
tionem.*

Et ne nous laissez pas aller
en la tentation.

SIRE,

Une des paroles de Notre-Seigneur
Jésus-Christ avant de commencer sa san-
glante passion, dont le douloureux anni-
versaire occupe aujourd'hui, plus encore

nos cœurs que nos esprits, nous donne la facilité d'y rattacher l'étude que nous devons faire de la doctrine des tentations, après avoir fait celle de la doctrine du pardon des offenses.

Notre-Seigneur annonce à ses Apôtres que l'heure suprême est arrivée où ils vont tous l'abandonner. Le pasteur, dit-il, sera frappé, et le troupeau se dispersera. Pierre prenant la parole, comme c'était son ordinaire, affirmant ainsi, sous les yeux du Maître, la primauté d'honneur et de juridiction qu'il en avait reçue, répond : Vous abandonner, jamais, nous mourrons plutôt avec vous ! Mourir avec moi ! reprend le divin Sauveur, l'esprit est prompt à s'engager, à faire des promesses, et au besoin des serments ; mais lorsqu'il faut tenir la promesse, remplir l'engagement, se montrer fidèle au serment, que la chair est faible ! Veillez et priez afin que

vous ne succombiez pas à la tentation qui est proche !

L'annonce de Notre-Seigneur, ainsi que vous le savez, ne se vérifia que trop et bien promptement. Dès qu'il permit son arrestation aux gens envoyés par le grand prêtre pour l'opérer, les Apôtres s'enfuirent tous ; le plus jeune, saisi par son vêtement, l'abandonne de peur d'être pris en le défendant. Ne nous laissez pas succomber à la tentation ! Considérons d'où elle vient ; de quelle nature est l'assistance que Dieu nous y donne ; et ce qu'il demande de nous pour l'obtenir.

Tel est le sujet de ce discours, où plusieurs fois nous nous retrouverons avec des circonstances de la passion de notre adorable Sauveur.

PREMIER POINT.

D'où vient la tentation ? Disons d'abord qu'elle est l'excitation à ne pas observer la loi de notre dépendance vis-à-vis de Dieu, à ne pas chercher en lui et par lui notre bonheur, à ne pas user de nos facultés et à ne pas nous servir, conformément à sa volonté, des choses qu'il a mises à notre disposition. Il n'est personne qui n'éprouve la tentation. C'est par ses instances répétées, bien plus que par un mouvement spontané, que nous méconnaissions le devoir, que nous laissons la voie qui nous est tracée par Dieu, pour nous en ouvrir une et la suivre à notre gré.

Or, d'où vient la tentation ? Est-ce de Dieu ? Non, dit l'Apôtre, Dieu n'est pas tentateur, ce qui est manifeste ; est-ce que

Dieu peut nous porter à violer les lois qu'il nous a données, et dont il nous commande la pratique ? En cette hypothèse, où serait l'unité de Dieu, de ses pensées et de ses desseins ? où serait sa sainteté qui consiste dans son identité avec lui-même, qui repousse de lui tout changement en ses actes et ses conceptions, à plus forte raison, toute contradiction ? Sans doute Dieu est dans nos tentations ; mais en ce sens qu'il les permet, et, sous ce rapport, rien de contraire à sa sagesse et à sa sainteté ne se rencontre. Aussi bien la tentation n'est pas mauvaise essentiellement. Elle nous devient profitable si nous le voulons. En y résistant, en triomphant de ses attaques, nous acquérons de précieux mérites.

Mais d'où vient donc la tentation ? Qui en est cause ? Notre nature, parce que nous sommes des créatures finies, et en-

suite parce que nous sommes des créatures tombées. Tout ce qui est fini, participant de soi-même, est faible, infirme, fragile, sujet à l'erreur, aux illusions et aux fausses appréciations. Il en serait autrement pour cette créature, si sa destinée complète était en sa possession. Alors, en effet, pleinement heureuse, nul désir contraire à son état ne s'élèverait en elle; son bonheur étant dans la mesure de ses facultés, qu'il comble, rien ne s'offre à elle comme but de jouissance à poursuivre. Elle est heureuse, entièrement, complètement heureuse; il n'y a donc à craindre pour elle ni trompeuses apparences, ni mensongères perspectives, ni mirages séducteurs.

Mais après notre création nous n'avons pas cette plénitude de bien-être: elle nous avait été donnée en espérance, et promise comme la récompense de la fidélité que

nous aurions gardée à Dieu durant une épreuve plus ou moins longue. La même condition avait été imposée aux anges; quelques-uns cessèrent de la remplir, ils crurent que leur justice et, par elle, le bonheur commencé qu'ils puisaient en Dieu, ils pourraient les tirer de leur propre fonds pauvre et borné. Ils se perdirent, parce que leur félicité n'était pas achevée et qu'ils voulurent l'achever par eux-mêmes. Ils sont tombés sans espoir de rédemption aucune, et ils cherchent à nous faire tomber pour que nous partagions leur infidélité d'abord, et ensuite leur supplice. Hélas! qui ne sait qu'il y a autrement d'activité de la part du mal que de la part du bien à se communiquer? L'expérience journalière l'atteste. C'est pour cela que le mal ne peut pas supporter la présence du bien, au lieu que le bien supporte assez facilement la présence du mal.

A cette première cause de nos tentations, à savoir, que nous sommes des créatures limitées, en attente de leur bonheur et par conséquent faillibles, se joint la seconde cause, à savoir que nous sommes des créatures tombées. Cette chute n'a pas seulement doublé notre faiblesse, elle l'a portée au centuple. Une tentation, par la perfidie de l'ange déchu, nous est venue, nous l'avons écoutée, nous l'avons crue, nous l'avons acceptée : aussitôt tout s'est renversé en nous. Sondons cette plaie lamentable.

Avant notre faute, il y avait dans notre cœur, d'abord, l'amour de Dieu : amour de gratitude pour notre existence, pour tout ce qui l'accompagnait dans le présent, et pour tout ce que l'avenir lui réservait ; et amour de notre parfaite destinée, parce que c'était en Dieu que nous devions la trouver et en jouir. Sous ce premier amour

régulateur de tous les autres, il y avait l'amour de nous-mêmes, l'amour des biens sensibles nécessaires à l'entretien de notre vie, et l'amour de notre survivance, de notre perpétuité, et comme de notre immortalité ; Dieu s'étant réservé de créer seul les âmes, mais de former les corps avec l'homme, et de donner naissance aux générations par les générations. Ils étaient beaux, ils étaient purs ces trois amours ; mais l'homme s'étant séparé de Dieu, ayant quitté son amour, il s'ensuivit un dérèglement déplorable dans les trois amours qui lui étaient subordonnés. Alors ont surgi les trois concupiscences : l'orgueil, la cupidité, la volupté. L'orgueil, l'amour de soi-même sans mesure ; la cupidité, l'amour des biens matériels sans retenue ; la volupté, l'amour sans règle des plaisirs sensuels.

Notre nature, dans son innocence, était

comme une atmosphère tranquille et seraine ; mais par la chute, les vents s'y trouvent déchainés, et l'obscurité s'y fait souvent, parce que souvent y règne l'orgueil avec ses prétentions, ses suffisances, ses affectations de grandeur vraie ou fausse, ses dédains du prochain ou son indifférence pour lui, ses airs solennels à cause des avantages qu'il possède et qui lui viennent de Dieu, ce qui devrait le retenir en ses exaltations personnelles. Elle règne aussi dans cette atmosphère, la cupidité qui ne cesse d'ajouter richesse à richesse, qui ne s'en sert pas comme d'une influence salutaire pour la cause de la vérité, dont elle fait le même cas que Pilate qui demande à Notre-Seigneur : Qu'est-ce que la vérité ? et qui s'éloigne sans attendre la réponse. Tous les moyens sont bons pour la cupidité, les meilleurs sont les plus prompts et les plus efficaces, n'im-

porte leur moralité. Elle ne règne pas moins dans cette atmosphère, la volupté ; elle se couronne de roses, elle dit : Jouissons, demain nous mourrons, et après la mort tout est mort. Sa coupe, qu'elle vide sans relâche, est toujours pleine comme celle de la justice de Dieu pour les méchants : à mesure qu'ils la boivent, elle se remplit ; la volupté s'enivre à la sienne ; aussi quelles folies ne fait-elle pas ! Quelle dépense honteuse de son temps, de sa fortune, de sa vie même ! Voilà les trois volcans que nous portons en nous, qui ne cessent de répandre leur lave avec une abondance dont la société est couverte.

Notre-Seigneur est venu condamner ces concupiscences, et détruire leur empire qui avait pris un accroissement lamentable. Pour n'être pas aussi vaste depuis, il est toutefois grand, et très-grand ; mais

non-seulement le Sauveur est venu condamner ces concupiscences, il est venu expier leurs actes. Quelle résistance, quelle haine, quelle hostilité n'ont-elles pas opposées à ses discours et à ses exemples qui les proscrivaient; et au moment de sa passion, avec quelle fureur elles se sont vengées, se tenant pour assurées d'en avoir fini de ses censures et de sa personne, de ce qu'il disait et de ce qu'il faisait. Voyez-les à l'œuvre lorsqu'il est entre leurs mains!

L'orgueil se moque de ce charitable Rédempteur, il le traite comme un insensé, il le couvre du vêtement de la folie, il le lui fait porter au milieu du mépris et sous les huées des rues de Jérusalem qu'il traverse pour aller d'un tribunal à un autre tribunal, il lui donne des soufflets, il couvre de crachats sa face, il le couronne avec une branche d'épines, il met sur

ses épaules un lambeau de pourpre, à sa main un roseau, tout cela en dérision de sa royauté; il lui bande les yeux, il le frappe en lui disant : Prophétise qui t'a frappé? Il lui offre des adorations ironiques, il lui préfère un homme convaincu de crime, et l'élève pour son supplice entre deux scélérats. La cupidité, elle le vend trente pièces d'argent, ce que vaut la rançon d'un esclave; elle lui prend tout ce qu'il a; ses vêtements, elle les partage; sa tunique, que sa sainte Mère lui a faite, comme elle est sans couture, la cupidité ne veut pas qu'elle soit divisée, elle la tire au sort. La volupté, elle l'attache à une colonne, elle s'arme de fouets et de lanières de cuir, elle frappe à coups redoublés son corps nu; sa chair vole en lambeaux, son sang coule à flots, celui de sa tête couronnée d'épines coule en même temps, tous ses membres sont couverts de plaies; elle